

MONA OZOUF

COMPOSITION FRANÇAISE

Retour sur une enfance bretonne

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

L'ÉCOLE, L'ÉGLISE ET LA RÉPUBLIQUE, 1871-1914, Paris, Armand Colin, 1962 ;
rééd. Éd. du Seuil, coll. « Points histoire », 1992.

LA FÊTE RÉVOLUTIONNAIRE, 1789-1799, Paris, Gallimard, 1976.

LA CLASSE ININTERROMPUE. CAHIERS DE LA FAMILLE SANDRE, ENSEI-
GNANTS, 1780-1960, Paris, Hachette, 1979.

L'ÉCOLE DE LA FRANCE. ESSAIS SUR LA RÉVOLUTION, L'UTOPIE ET L'EN-
SEIGNEMENT, Paris, Gallimard, 1984.

L'HOMME RÉGÉNÉRÉ. ESSAIS SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, Paris,
Gallimard, 1989.

LES MOTS DES FEMMES. ESSAIS SUR LA SINGULARITÉ FRANÇAISE, Paris,
Fayard, 1995.

LA MUSE DÉMOCRATIQUE. HENRY JAMES OU LE POUVOIR DU ROMAN,
Paris, Calmann-Lévy, 1998.

LES AVEUX DU ROMAN. LE XIX^e SIÈCLE ENTRE ANCIEN RÉGIME ET RÉVO-
LUTION, Paris, Fayard, 2001.

JULES FERRY, Paris, Bayard/BnF, coll. « Les grands hommes d'État », 2005.

VARENNES. LA MORT DE LA ROYAUTÉ, Paris, Gallimard, coll. « Les journées qui
ont fait la France », 2005.

EN COLLABORATION AVEC JACQUES OZOUF

LA RÉPUBLIQUE DES INSTITUTEURS, Paris, Gallimard, Éd. du Seuil, 1992.

SOUS LA DIRECTION DE FRANÇOIS FURET ET MONA OZOUF

DICTIONNAIRE CRITIQUE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, Paris, Flam-
marion, 1988.

LA GIRONDE ET LES GIRONDINS, Paris, Payot, 1991.

LE SIÈCLE DE L'AVÈNEMENT RÉPUBLICAIN, Paris, Gallimard, 1993.

COMPOSITION FRANÇAISE

MONA OZOUF

COMPOSITION
FRANÇAISE

Retour sur une enfance bretonne

nrf

GALLIMARD

Pour Anne et Piotr

On ne doit jamais écrire que de ce qu'on aime. L'oubli et le silence sont la punition qu'on inflige à ce qu'on a trouvé laid et commun dans la promenade à travers la vie.

Renan,
préface aux *Souvenirs
d'enfance et de jeunesse.*

Avant-propos

Quand je réfléchis à la manière dont les Français ont senti, pensé, exprimé leur appartenance collective, deux définitions antithétiques me viennent à l'esprit. Elles bornent le champ de toutes les définitions possibles de l'identité nationale. L'une, lapidaire et souveraine, « la France est la revanche de l'abstrait sur le concret », nous vient de Julien Benda. L'autre, précautionneuse et révérente, « la France est un vieux pays différencié », est signée d'Albert Thibaudet.

Rien de plus éloigné que ces deux conceptions de l'idée nationale. La France de Benda est un produit de la raison, non de l'histoire. Une nation politique et civique, faite de l'adhésion volontaire des hommes, surgie du contrat, bien moins héritée que construite. Une nation dont la simplicité puissante, obtenue par l'éradication des différences, unit toutes les communautés sous les plis du drapeau. La France est alors la diversité vaincue.

De l'autre côté, celui de Thibaudet, la France, ni civique ni politique, est faite de l'identité ethnique et culturelle des « pays », au sens ancien du terme, qui la composent ; fruit des sédimentations d'une très longue histoire ; concrète et non

abstraite; profuse et non pas simple; faite de l'épaisseur vivante de ses terroirs, de ses paysages, de ses villages, de ses langages, des mille façons de vivre et de mourir qui se sont inscrites dans la figure de l'Hexagone. La France, cette fois, c'est la diversité assumée.

Les deux définitions ont longtemps figuré les aiguilles d'une même horloge, étroitement solidaires donc. Elles ne coexistent pourtant pas sur un pied d'égalité. Dans les représentations que les Français se font de leur pays, la France une et indivisible de Benda l'a emporté sur l'autre. Au point que la simple mention d'une France divisible passe pour un mauvais propos, que Braudel stigmatise comme « dangereux ». Décrire la diversité française a longtemps été le moyen convenu d'équilibrer le vigoureux effort d'abstraction unitaire poursuivi au cours de l'histoire nationale. L'évoquer aujourd'hui paraît gros d'une menace de fragmentation ou même d'éclatement. Voilà pourquoi la France de Thibaudet se présente avec humilité devant la France de Benda. À la glorieuse légitimité du droit elle ne peut opposer que de modestes données de fait; elle se sent plus ou moins en situation défensive; elle sait que la nation politique, sûre d'elle-même et dominatrice, n'a jamais été amicale pour la nation culturelle; et que celle-ci, pour l'essentiel, a perdu la bataille des symboles.

Cette nation culturelle, où cohabitent de fortes personnalités régionales, n'a cependant cessé de faire valoir ses droits à l'existence, de faire entendre sa voix marginale et d'exhiber son étrangeté. Emmanuel Berl, en rappelant que l'Alsace n'est pas devenue allemande, que l'occitan, le basque et le breton ont « résisté à des siècles de persécutions violentes ou larvées », fait remarquer que les sociétés modernes sont encli-

nes à éradiquer les différences, tant elles y sont poussées par la logique de l'égalité ; mais une logique égarée, qui confond l'égalité avec la ressemblance, voire avec la similitude. Il conclut que la différence est trop profondément instillée dans la nature des hommes pour qu'on puisse prétendre l'en extirper ; à la France unitaire les vieux « pays » s'obstinent à rappeler qu'elle a sans doute vaincu, mais sans les réduire.

Après des siècles de nivellement monarchique et de simplification républicaine, la cause en effet n'est toujours pas entendue, et les rapports du centre et de la périphérie n'ont pas laissé d'être problématiques. La diversité française s'est refusée à l'indifférenciation. De cette résistance des particularités, la Bretagne est très tôt devenue l'exemple cano- nique ; le vieux duché de Bretagne du X^e siècle, qui était alors pourvu de toutes les herbes de la Saint-Jean nécessaires à la constitution d'une nation, la langue, le territoire et peut-être même le « pacte de tous les jours », ne s'est toujours pas mué, cinq siècles plus tard, en une division ordinaire de l'es- pace français. À cette banalisation la personnalité bretonne a opposé son obstination légendaire. Elle témoigne, plus que toute autre province, de la vie rebelle de l'esprit des lieux. Elle est l'emblème de la mauvaise grâce que la France de Thibaudet montre à la France de Benda.

Rien n'était plus familier à mon enfance que l'évocation de la résistance à ce qu'on nommait chez moi le jacobinisme de l'État français. Bretonne, cette enfance l'était superlative- ment ; moins encore par mon lieu de naissance que par la personnalité de mon père, militant de la langue bretonne, et par le legs d'émotions et d'idées qu'il m'avait laissé, rendu plus impérieux par sa mort précoce. Un héritage qui devait être bientôt concurrencé par les leçons, non moins impé-

rieuses, que dispensait l'école française. Si bien que la tension entre l'universel et le particulier, si caractéristique de notre vie nationale, j'ai dû la vivre et l'intérioriser, non sans trouble ni perplexités, encore aggravées par un troisième enseignement, celui de l'église.

Mes souvenirs me préservent ici du cliché selon lequel mes jeunes années en auraient été bercées. Rien n'était moins endormant, moins tranquillisant que les croyances déposées dans ma corbeille de baptême par trois fées qui ne s'aimaient guère, l'école, l'église et la maison.

La scène primitive

« Va embrasser ton père » : avec cette phrase la peur fait irruption dans ma vie.

Je ne reconnais pas la voix qui la prononce, celle de ma mère pourtant, mais si changée. Je ne reconnais pas la pièce où j'entre, la chambre obscure d'un logement où nous venons tout juste d'emménager. Les femmes qui sont autour du lit me sont inconnues ; leurs sanglots m'accompagnent tandis que je vais de la porte au lit, où un jeune homme est étendu : je le connais bien, et pourtant lui non plus je ne le connais pas, avec sa joue si froide.

Personne ne prononce, et n'a à prononcer le mot mort : la glace de ce contact le fait entrer en moi. Avec lui, la mémoire : je n'ai jusqu'à cette scène que des images fugitives de mon père ; encore ne suis-je pas certaine qu'elles ne sortent pas de l'album de photographies, si souvent feuilleté ensuite, où on le voit debout, où il rit, où il me tient dans ses bras, sur fond d'un beau paysage d'hiver ; quelques semaines donc avant sa mort. Mais chaque fois qu'il revient dans mes souvenirs, je le vois allongé, immobile, dans le demi-jour de cette chambre inconnue : il est là, et en même temps pas là, passé derrière une porte invisible.

Je viens d'avoir quatre ans, et tout bascule à ce moment de la vie : car je ne reconnais pas non plus ma mère, entrée dans une dissidence muette. Je lui parle, elle n'a pas l'air d'entendre ; son regard me traverse ; je la suis partout, de pièce en pièce, de la maison à la cour, de la cour au jardin, sans trouver dans cette proximité le moindre secours : elle aussi s'en est allée, toute jeune, toute vive pourtant, dans un monde où je ne peux la rejoindre. Ma grand-mère se moque de moi, si peureuse, toujours agrippée à la jupe maternelle, suspendue à sa vie silencieuse ; un « *brennig* » sur son rocher, dit-elle : en breton, une patelle.

Les entours eux-mêmes vont brutalement changer. Ma mère ne supporte plus des lieux chargés d'une mémoire trop heureuse, ou trop tragique, comme ce logement dont mon père a assuré seul l'emménagement et où il a contracté la bronchopneumonie qui devait, en ces temps sans antibiotiques, l'emporter en quelques jours. Elle demande donc — elle est institutrice — son « changement ». Si bien qu'on me tire du lit à l'aube — j'ai le souvenir d'un matin très froid, on est pourtant au printemps —, on m'habille « en dimanche », ce qui veut dire que je troque mes sabots pour des souliers ; je dois accompagner ma mère qui va visiter son futur poste. On me dit que nous allons à Plouha, et vingt kilomètres seulement ont beau nous en séparer, pour moi il s'agit d'un grand voyage, puisque nous prenons le train, pour la première fois me semble-t-il : nous devons rendre visite à la directrice de l'école maternelle où ma mère sera adjointe avant d'en prendre elle-même, l'année suivante, la direction.

On m'a fait sentir la solennité de la rencontre, encore imprimée dans ma mémoire : une salle à manger froide, des chaises raides, je m'y tiens aussi droite qu'il le faut ; et devant

l'assiette de biscuits secs qu'on me tend, je lève un œil vers ma mère, qui fait un imperceptible signe d'acquiescement, puis fronce un sourcil pour obtenir de moi le « Merci, Madame » qui doit suivre, qui suit en effet. « En tout cas, elle est bien élevée », commente la dame. Je rêve aujourd'hui sur cet « en tout cas », qui tempérait si étrangement l'approbation. Sans doute était-ce la suspension du jugement sur la jeune veuve, trop coquettement habillée peut-être, un peu maquillée aussi puisque je me souviens, dans tout le noir qui l'enveloppe, du rouge de ses lèvres. Mais dans l'immédiat, j'avais obscurément perçu les réticences de l'accueil : je n'avais pas eu besoin du consentement implicite de ma mère pour refuser poliment le deuxième biscuit sec.

Glaciale, cette première rencontre avec ce qui devait être le décor de toute mon enfance : le « palais scolaire » de Plouha, un gros bourg du Goëlo, au sud de Paimpol. Transformé en collège d'enseignement secondaire, il a encore grand air aujourd'hui. À l'époque, il me paraissait gigantesque : une école maternelle, deux écoles primaires, filles d'un côté, garçons de l'autre, deux cours complémentaires réputés. Celui des garçons forme une nuée de candidats à l'école d'hydrographie de Paimpol, qui fournit à la marine marchande ses capitaines au long cours et ses officiers de cabotage. Et il y a encore un gymnase, un terrain de sport, des logements pour les instituteurs et, derrière les bâtiments des « garçons », un bout de jardin carré pour chacun, entouré de grillage. L'énorme paquebot scolaire est amarré, solitaire, à l'extrémité ouest du bourg, loin de l'église et des commerces. À lui seul, il dit que Plouha est un bourg « bleu », l'un de ceux où, dès 1904, la Ligue des Bleus de Bretagne avait pu s'implanter. Pourtant une croix de mission, un peu plus loin

encore, donne le mot de la fin à la religion : les maristes de Saint-Brieuc avaient fait à Plouha, en 1922, une mission remarquée. Aujourd'hui, l'école publique paraît moins superbement isolée : une zone pavillonnaire l'a entourée et reliée au monde ordinaire, j'allais dire profane.

Quand nous y arrivons, ma mère et moi, l'imposant édifice, flambant neuf, affiche sa modernité, même si les logements des instituteurs sont dépourvus du moindre cabinet de toilette. Des fenêtres de la chambre de ma mère et de la salle à manger, on a vue sur le terrain vague, immense à mes yeux d'alors, qui sépare l'école du bourg. En contrebas se trouve la gare, aujourd'hui disparue : car depuis 1922 aussi, de « Plouha-embranchement », modeste halte sur la ligne Saint-Brieuc-Guingamp, part une nouvelle ligne qui rejoint Paimpol par la côte. « Plouha-ville », tel est le nom ambitieux de cette gare-joujou où s'arrête deux fois par jour un attendrissant petit train. Au-delà, on aperçoit les frondaisons du presbytère, bruissantes d'oiseaux, et plus loin encore, le clocher de l'église.

Mais on ne va jamais dans la salle à manger : nul ne songe à nous rendre visite. Le vrai cœur de la maison est à l'ouest, dans la chambre que j'occupe avec ma grand-mère, et surtout dans la cuisine où dès le matin la cuisinière rougeoie, où on mange, se lave, étale les journaux sur la table pour ne pas salir les cahiers, à l'heure des devoirs du soir ; espace exigu où on se sent en sécurité, surtout quand la nuit tombe et qu'on allume les lampes. Les fenêtres, de ce côté-ci, donnent sur la cour de l'école maternelle. Quand nous la voyons pour la première fois, par ce printemps maussade, c'est un désert de béton. Ma mère aura tout de suite le projet de défricher, de semer, de planter, une œuvre qu'elle accomplira dans le

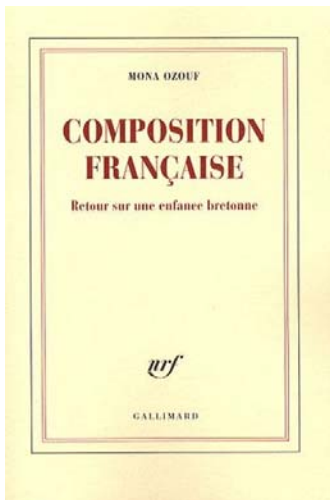
scepticisme général : comment imaginer un jardin avec des bambins ? On lui prédit qu'ils cueilleront, piétineront, saccageront. Rien de tout cela n'aura lieu : elle fera l'éducation des yeux et la répression des mains, associera les enfants aux plantations, leur apprendra le nom des fleurs, il y aura le coin du muguet, celui de la benoîte et du buddleia bleu, et les pois de senteur géants grimperont chaque printemps à l'assaut des fenêtres.

C'est grâce aux fleurs aussi, aux commentaires qu'elles font naître, aux échanges qu'elles suscitent, que, les années passant, ma mère nouera quelques rares relations avec les gens du bourg, et que le monde s'ouvrira un peu pour elle. Dans l'immédiat, le jardin de cette cour d'école l'aide à conjurer la désespérante vacuité des jeudis et des dimanches, où l'absence de mon père lui est encore moins tolérable.

À cet absent, tout concourt à donner une écrasante présence. Il est là, à la table carrée de la cuisine, dont ma mère, ma grand-mère et moi occupons trois côtés, et ma mère, à chaque repas, fixe la place vide. Il est là, sur le buffet, avec la photographie devant laquelle se règlent les menues incartades de mon enfance, censeur muet, d'autant plus éloquent. Il est là, et plus encore, dans la bibliothèque, avec, pieusement conservées, les livraisons du petit bulletin militant qu'il publiait à l'intention des instituteurs bretons. Il est surtout là dans les propos de ma mère, et dans sa légende de combattant de l'idée bretonne, née d'un itinéraire singulier, sur lequel je m'interroge toujours.

Jean Sohier, mon père, était né du côté de la Bretagne qui devait devenir pour lui le mauvais côté, celui où on ne parle pas breton. Haut-breton donc, fils d'un gendarme de Sel de Bretagne qui, devenu percepteur, avait été nommé à Pessac,

Photocomposition *CMB* Graphic
44800 Saint-Herblain



Composition française Mona Ozouf

Cette édition électronique du livre *Composition française : Retour sur une enfance bretonne* de Mona Ozouf a été réalisée le 27/04/2009 par les Editions Gallimard. Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer en avril 2009 (ISBN : 9782070124640)
Code Sodis : N02355 - ISBN : 9782072023552